

Québec français

L'histoire de la langue orale à l'école

Jean-Guy Milot

La communication orale
Numéro 25, mars 1977

URI : id.erudit.org/iderudit/56698ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Milot, J. (1977). L'histoire de la langue orale à l'école. *Québec français*, (25), 14–15.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

À la manière d'une
bande dessinée...

L'histoire de la langue orale à l'école

■ On ne pourrait faire l'histoire de l'enseignement de la langue orale au Québec sans tenir compte de l'histoire des Québécois.

L'attitude de l'école face à l'oral correspond en tout point à ce que nous avons été et à ce que nous sommes.

Fils de paysans peu instruits, dont la mince aristocratie était formée de curés, de notaires, d'avocats et de médecins, longtemps exclus du monde de la science, de la technique et de l'industrie par une héréditaire pauvreté d'institutions sociale, économique et politique, doublement exclus de ces institutions par la langue des possédants, l'anglais, nous n'avons eu d'abord d'autre choix que de vivre notre langue vernaculaire.

Comme le quotidien est la meilleure école du vernaculaire, l'École elle-même a eu longtemps comme principale fonction de nous apprendre, outre le catéchisme, les rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul.

L'oral n'avait pas de place dans les anciens programmes.

Puis les « grandes » écoles se sont développées, toujours pour produire des curés, des missionnaires, des frères, des sœurs, des médecins, des notaires et des avocats.*

Heureusement que toute cette gent était âpre aux gains; un peu plus libérée des durs travaux et échappant au *cheap labor* qui avalait presque toute la population rurale, cette gent a pu « s'adonner quelque peu aux belles choses de l'esprit et fréquenter les beaux auteurs de France ».

On découvrit la *Belle Langue Française*.

Comme la France était fort loin, on crut que cette belle langue d'auteurs était évidemment celle du moindre des Français, celle de tous les jours de France, celle de toutes

les activités de tous les Français et celle de tous les coins de France.

De là à croire que c'était la langue qu'il fallait parler tous les jours, il n'y avait qu'un ruisseau à sauter, celui de notre vernaculaire.

Alors l'École s'est mise à nous apprendre que nous ne savions pas parler et nous proposa d'échanger cette vulgaire langue de paysan contre la langue des beaux auteurs.

C'était un choix de colonisé et, ce qui est plus grave, un choix aliénant.

Ceux qui avaient imposé cette façon de voir à l'École, avaient « bêtement » cru qu'une langue littéraire pouvait jouer le même rôle qu'une langue vernaculaire.

La première, fruit de la créativité, est avant tout centrée sur la langue elle-même; la seconde, fruit des exigences de la communication dans le quotidien, est avant tout centrée sur l'efficacité.

Au-delà de tout jugement de valeur, ces deux types de discours ont leur raison d'être.

Pourtant l'École, à coup de cours de diction, de jetons gagnés et perdus, de campagnes du bon parler, a réussi à nous convaincre que nous parlions mal.

Il y a encore des professeurs qui voudraient que les élèves parlent dans la cour de récréation ou dans la rue comme les plus beaux annonceurs de la télévision.

C'est confondre le dimanche et le lundi.

Chose curieuse, l'École ne s'est jamais étonnée de la résistance farouche du vernaculaire.

Elle était pourtant significative: c'était notre seul discours efficace.

Comme ce sont les Anglais qui ont développé et possédé l'industrie et le commerce, deux secteurs intimement liés au lundi plutôt qu'au dimanche, comme notre langue du dimanche ne pouvait efficacement servir le lundi, c'est la langue des lundis des Anglais qui commença à nous servir d'outil de communication à la *shop* et à la *grocerie*.

Aux sermons contre les péchés d'impureté, l'École ajouta les sermons contre les anglicismes.

L'enseignement de la langue orale n'a pas encore cessé d'être négatif.

Pourtant, notre vernaculaire, estropié par les anglicismes, retrouve de plus en plus ses couleurs françaises.

Ne croyez pas que l'École puisse s'attribuer tous les honneurs de ce changement.

Loin de là.

La « refrancisation » qui semble se faire tient d'abord et avant tout à ce que des Québécois ont réussi à faire leurs propres lundis dans le commerce et l'industrie.

Elle tient aussi à l'existence d'institutions formant des techniciens, des ingénieurs et des scientifiques.

Elle tient également aux progrès techniques de communication: la télévision, que nous le voulions ou non, en ouvrant une fenêtre sur le monde, nous a mis au monde.

Notre pouvoir d'achat, en nous permettant de voyager, a également contribué à nous reconnaître comme Québécois.

Enfin, les poètes nous ont donné le pays et l'amour, l'espace et le temps intérieurs.

C'est parce que nous possédons mieux le pays et c'est parce que nous nous donnons une identité que nous parlons mieux français.

L'École, elle, ne fait que suivre.

Malheureusement, elle suit encore trop loin en arrière.

Elle voudrait bien enseigner la langue orale comme elle enseigne la grammaire au tableau en la tirant d'un manuel-boîte.

On rêve d'un bon livre pour enseigner la langue orale parce que la tradition de la formation pédagogique n'a vraiment jamais habilité les maîtres à enseigner le moindre discours oral et, ce qui est pire, n'a jamais su expliciter les fondements d'un tel enseignement.

On en est encore à des arguments socioaffectifs du genre « Bien parler, c'est se respecter » ou « Soyons fiers de notre belle langue française ».

La grande innovation du Programme-cadre de français *garoché* en 1969 est d'avoir ajouté à l'étude des discours littéraires l'étude de discours courants, oraux et écrits, comme le débat et la nouvelle journalistique. Les enfants du dimanche allaient donc jouer avec les enfants du lundi.

À peu près toutes les initiatives des agents de développement pédagogique pour justifier l'exploitation en classe des discours

oraux se sont appuyées sur des arguments psychologiques à connotations psychanalytiques. La vente du produit ne s'appuie jamais ou presque sur des points de vue spécifiques à l'apprentissage du français.

Après quelques généreuses tentatives de « libération de la parole », les professeurs, dépourvus des points de vue et des moyens qui leur auraient permis de faire une véritable exploitation linguistique des discours oraux, condamnent sadiquement les élèves à parler *devant la classe* ou abandonnent tout.

Les Orthographiles hurlent: « Avant de leur montrer à parler, apprenez-leur donc à écrire ». Alors le Programme-cadre devient la cause et l'explication de tous les problèmes d'écriture des élèves.

Même si tous ces problèmes existaient avant le Programme-cadre, on s'est bien gardé de le reconnaître. Et Lysiane Gagnon vint, avec son Drame.

Ce fut le drame pop le plus pop après les *Insolences* du frère connu.

Dans cette pièce, l'auteur met en scène une marionnette, la Belle Langue Française, habilement manipulée par une concep-

tion cultivée et élitiste du français et de son enseignement.

Tout le drame éclate quand cette belle dame (la Langue Française) découvre que ses petits-fils du dimanche mangent à la même table que les petits-fils du lundi.

Dans une longue crise de nerfs, la belle dame montre comment les fils du lundi sont des enfants illégitimes et combien les fils du dimanche sont maltraités.

La crise se termine sur l'apologie de l'Orthographe, la culotte que tout le monde doit porter parce qu'elle est un signe indiscutable de culture et d'intelligence.

Le rideau tombe sur la Langue Orale: elle n'a pas le temps de dire un mot.

Les beaudrysards applaudissent.

L'École se tait et les enfants recommencent à copier Grevisse et De Bray.

Et pourtant, la Langue Orale avait quelque chose à dire. C'est ce que nous avons voulu explorer dans ce dossier sur la communication orale.

Jean-Guy MILOT

* Notez que cette litanie correspond à un secteur non productif en économie.

DOSSIER COMMUNICATION ORALE

« A language for life » Une présentation du rapport Bullock

Il semble bien y avoir une crise mondiale du langage en ce moment. Depuis 5 ou 6 ans, les journaux américains et européens ont fait le procès des systèmes scolaires de moins en moins préoccupés d'un haut niveau d'études pour leurs élèves qui se retrouvent diplômés mais souvent « à demi illettrés ». Tout récemment, au Québec, la *Revue Scolaire* a consacré tout son numéro de Janvier 1977 au problème du « français en état de crise ».

Au milieu de la fureur et des débats engendrés par l'incapacité des écoliers à maîtriser les quatre savoirs, un document très important pour l'éducation devrait nous aider à mieux saisir le problème, de façon mesurée et positive, tout en nous donnant des points de repère importants pour la planification de nos futurs programmes d'éducation du langage. Il s'agit de « Bullock Report », intitulé « *A language for life* ». Il a été publié par le gouvernement britannique en 1975, d'après les résultats de la com-

mission d'enquête établie en 1972 pour étudier les normes d'instruction et de niveau de lecture. Heureusement, la commission a décidé d'élargir le champ de sa mission et nous a fourni un merveilleux document de travail qui porte sur de multiples aspects du langage et de l'éducation: la lecture, le langage parlé, le développement du langage pré-scolaire et scolaire, l'écriture, la littérature, les relations entre le langage et l'apprentissage, l'évaluation, les tests, le bilinguisme, les normes nationales, la formation des professeurs, etc. Ce document comprend également une étude approfondie des méthodes d'enseignement en vigueur dans les écoles anglaises.

Dans son ensemble, le rapport donne un excellent aperçu de « l'état des choses » et c'est un document très précieux et stimulant. Il est impossible de rendre justice au rapport dans un article aussi succinct puisque le rapport a 600 pages et présente 333 recommandations. Mon propos est de pré-

senter quelques extraits du rapport pour en donner un avant-goût au lecteur. En rapport avec les thèmes abordés dans ce numéro de *Québec Français*, les extraits que j'ai choisis sont consacrés au langage oral.

Une philosophie du langage en éducation

Il y a un certain nombre de thèmes qui reviennent constamment dans le rapport. Tels que *dialogue* ou *humanisme*, l'importance du professeur et le besoin d'une approche intégrale, équilibrée (qui dure tout au long des années scolaires) vers la maîtrise des quatre savoirs. Bullock insiste sur cette approche du langage à travers tout le curriculum et il propose que: « l'écriture, la lecture, la parole et l'écoute soient considérées comme formant un tout et qu'il y ait continuité pendant toutes ces années d'apprentissage. » (page XXXV)